VOL. LIII SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 6 FEVRIER 1924 No. 11

ABONNEMENTS

Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces

Par pouce ———————— 50 sous

ANNONCE LEGALES

1ère insertion, parligne ...... 12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA EST PUBLIE ET IM[PRIME] TOUS LES MERC[REDI]S

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimer[ie] doivent être adressées :

Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

LA SESSION

Commencée depuis au-delà deux semaines, la session n'a pas encore donné lieu à l'éclosion de grandes choses.

La discussion sur la réponse au discours du trône a été plutôt terne sauf la vieille attaque contre l'administration Roblin retapée par M. Black et la défense de cette administration présentée par M. Evans avec clarté et chiffres à l'appui.

Comme l'an passé, le gouvernement s'est présenté devant la chambre sans programme et sans suggestions importantes.

Ces messieurs sont évidemment heureux dans leurs fauteuils et ils n'ont qu'une ambition: faire leur temps sans fatigue grâce à leur petite majorité de une voix sur les autres groupes qui eux-mêmes sont souvent divisés sur les différentes questions soumises à la discussoin.

Cela peut être avantageux pour les membres du gouvernement, mais nous ne voyons pas bien quel profit en retirera la province.

Jamais encore l'on a vu au Manitoba gouvernement plus incompétent à résoudre quelques grands problèmes, mais jamais encore l'on a vu des messieurs plus heureux de profiter du travail et des suggestions des autres.

Le gouvernement Bracken devait, il y a un an, donner un Compulsary Wheat Board aux cultivateurs de la province; il a d'abord présenté son enfant avec grandes pompes, puis il l'a étouffé avec un sans-gêne tout à fait admirable.

Il a trouvé une nouvelle source de revenu en imposant des taxes partout où il a pu frapper.

Cette année, à part un amendement à la Cour de Comté et un remaniement de la loi électorale, le gouvernement ne nous annonce rien d'extraordinaire.

Il attend qu'on lui dise quoi faire; il cherche de quel côté viendra le vent quitte à le suivre et à faire machine en arrière si cela lui permet de garder le pouvoir.

Quant à risquer sa vie par l'adoption d'une politique déterminée et courageuse, cela c'est au-dessus de ses forces.

Le gouvernement a adopté la politique du laisser-faire, espérant toujours qu'il récoltera tous les profits des lois qui lui sont suggérées par les membres de l'opposition. Exemple: la loi du contrat des liqueurs. Les revenus se compteraient dans les millions; le premier-ministre lui-même a supplié le peuple de ne pas se déclarer en faveur de cette loi; il l'a déclarée mauvaise pour le gouvernement et pour le pays. N'empêche qu'aujourd'hui, il ne poussera ni l'orgueil ni la fierté au point de refuser tous les profits qui découleront de cette loi; il en prendra et les bénéces et le mérite et s'il peut conserver le pouvoir grâce à cette loi, il trouvera de bonne politique d'en refuser le mérite à ceux mêmes qui ont forcé toute la gente gouvernementale à la mettre en force.

Malgré les revenus de la liqueur, le gouvernement veut quand même collecter la taxe sur le revenu; il y aura bataille sur ce point; il est fort possible, toutefois, que le souci de la préservation, sentiment le plus fort chez nos gouvernants, amène ces messieurs à reculer et à céder sur cette question comme sur d'autres, si cela fait son affaire!

Un jour viendra toutefois où les grands comptes seront tirés, alors nous verrons ce que le peuple pensera de tout cela.

PIERRE CURIE

L'évocation toute d'actualité, de la grande figure et des immortels travaux de Pierre Curie, souligne encore plus fortement, si c'est possible, tout ce qu'il y eut de tragique et de stupide à la fois dans sa mort.

Il me souvient d'avoir passé, une heure après l'accident, par le carrefour fatal. Le quai des Grands-Augustins avait repris son aspect ordinaire et son animation. L'averse avait lavé le sang, et sur le pavé gras, les gens allaient à leurs affaires ou à leurs plaisirs sans se douter qu'un magnifique cerveau, l'honneur du pays, venait d'être écrasé là par une voiture. Naturellement, je n'en savais pas plus que les autres. Le hasard d'une conversation surprise au bureau de tabac allait me renseigner. Deux clients, témoins oculaires, échangeaient leurs impressions attristées:

"Il parait, dit l'un, que la victime est un type à la hauteur. Curie, qu'on l'appelle...."

Je sursautai, et je courus acheter un journal du soir. La nouvelle, hélas, n'était que trop vraie. Comment cela avait-il pu se faire ?

Curie avait bon pied, bon oeil et l'habitude de la rue. Il était agile et souple. Mais, comme il lui arrivait souvent il devait penser à autre chose—à quelque chose de pas banal. Personne, en effet, n'était plus distrait, plus détaché des contingences matérielles, que ce grand garçon barbu, qui ressemblait plutôt, avec son béret ou son chapeau mou, à un vieil étudiant, à un sculpteur bohème qu'à un membre de l'institut. "Il était toujours sorti", comme dirait Gavroche, aux trousses de la solution de quelque transcendant problème.

* * *

Rien de ce qui trouble ou qui passionne les hommes ordinaires n'avait de prise sur son âme stoique. Les honneurs, dont il avait été comblé à son corps défendant, ne le touchaient guère. On sait qu'il avait commencé par refuser le ruban rouge, n'attachant aucune importance à ces choses de vanité pour lesquelles les plus rigides parfois font tant de bassesses. Son horreur de la représentation et de ce qu'on appelle "le monde" était presque maladive et je ne crois pas me tromper en affirmant que l'époque la plus sensible de sa vie, par ailleurs si paisible, fut celle où, à la suite de ses merveilleuses découvertes, il devint malgré lui l'homme du jour. Soyez surs que, s'il a fini par être élu membre de l'académie des sciences, il n'y fut pour rien. Ce furent ses amis qui durent tout faire, avec la complicité de l'opinion publique, car, en matière d'intrigue, il était comme un petit enfant, et la moindre démarche, la moindre sollicitation, quand son intérêt personnel était en jeu, lui apparaissaient comme d'insupportables corvées.

Aussi, était il resté longtemps inconnu. Ses mérites ne datent pas, en effet, des recherches sur la radio-activité qui devaient le mettre définitivement en vedette. D'autres travaux antérieurs, sur la physique moléculaire, par exemple, et sur la piézo-électricité, auraient du déjà bien auparavant le classer au premier rang. Mais il ne savait pas se faire valoir. Pensant toujours à "autre chose", il restait volontairement dans l'ombre. Aussi l'ignorait-on en dehors d'un petit cercle de familiers.

Je n'oublierai jamais l'espèce d'effarement d'un très haut fonctionnaire de l'Ecole municipale de physique et de chimie, quand un beau matin — c'était à l'époque où l'on commençait à parler du radium — je lui révélai qu'il y avait un génie dans la maison. On aurait dit une poule ayant couvé des oeufs de canne....

* * *

Le mépris de l'argent n'était pas moins net chez Pierre Curie, que le dédain de la gloire. Le prix Nobel, et le prix Osiris lui vinrent tout droit, logiquement, parce qu'ils ne pouvaient aller à d'autres, mais il n'aurait jamais levé un doigt pour les obtenir. Cela lui eut semblé au-dessous de sa dignité, ou, pour mieux dire, il n'y pensait même pas. C'est avec la même indifférence qu'il accueillait les nombreuses proposition de "ponts d'or" qui lui étaient faites de toutes parts, tantôt pour aller faire des tournées de conférences sensationnelles ici ou là, tantôt pour prêter son patronage à l'exploitation de ces soi-disants mines de radium que, pendant un certain temps on s'imaginait de découvrir partout. Il m'a montré, à ce propos, à moi-même, des lettres d'Amérique véritablement renversantes. Mais il était insensible à toutes ces tentations de ce genre. Il en riait même, comme un gosse, à qui l'on montre la lanterne magique, et je crois bien qu'il ne prenait même pas la peine de répondre.

Il n'avait pour ainsi dire pas de besoins.

Il ne m'a jamais été donné de connaître son foyer, mais il était certainement fort modeste: il ne pouvait en être autrement, étant donné son caractère. Mais en revanche, je l'ai plus d'une fois rencontré dans une humble gargote de la rue Censier, derrière le Jardin des Plantes, où il aimait à déjeuner en compagnie de ses collègues de l'Ecole de physique et de chimie, et, notamment de Charles Féry, un autre savant, insuffisamment connu, quoiqu'on lui doive un pyromètre, une horloge électrique et une pile impolarisable de premier ordre — par qui j'avais fait sa connaissance. Il y avait là dans une jolie petite salle proprette et gaie, où l'on accédait par un escalier en colimaçon, fréquenté par des ouvriers, des employés, des étudiants, "la table de M. Curie". Et je vous prie de croire qu'il y avait quelque chose d'émouvant à voir cet homme, sur le quel étaient fixés les yeux des peuples et des rois, dont le nom était célébré, d'un pôle à l'autre, dans toutes les langues, passer à son tour devant le comptoir où trônait le "bistro" armé d'une ardoise et d'un morceau de craie, annoncer: "Une côtelette garnie, un brie, deux sous de pain, pas de vin", et solder son repas dont le cout ne dépassait guère deux francs!

Pauvre Curie!

Avoir repéré le radium, ouvert à la science une immensité d'horizons nouveaux, et conquis de ce chef, après des années d'obscur labeur, l'admiration du monde; avoir sacrifié à cet idéal tout ce qu'un vain peuple adore; être celui dont les élites et les foules escomptent le génie, mais qui n'a pas encore donné toute sa mesure — et s'en aller mourir bêtement, un jour de pluie, dans la boue, sous les roeus d'un camion... Quelle ironie du destin!

Sa fidèle collaboratrice, qu'on acclamait hier, reste, il est vrai, pour achever son oeuvre — si tant est qu'une oeuvre de science puisse s'achever jamais.

(Le Figaro) Emile Gauthier

LE VRAI REMEDE

Quand on énumère les dommages causés par la brusque dépréciation d'une monnaie, il arrive souvent qu'on en oublie un. Ce n'est pourtant pas le moindre, car il consiste en ceci: la nervosité provoquée par une crise du change fait généralement commettre de nouvelles fautes, lesquelles entraînent à leur tour des ravages nouveaux. Conservons donc notre sang-froid et tâchons de raisonner impartialement.

Des journaux allemands se réjouissent d'annoncer la baisse du franc français. Si nous voulions leur répondre sur le même ton, nous y parviendrions sans peine. La monnaie allemande n'est stabilisée qu'en apparence et l'apparence ne durera pas longtemps si une réalité ne vient pas la soutenir. On s'en aperçoit dès qu'on regarde le dernier compte du Trésor allemand. Dans la période la plus favorisée — c'est-à-dire du 11 au 20 décembre inclusive — les recettes n'ont pas atteint tout à fait 43 milliards de milliards de marks papier, tandis que les dépenses dépassaient 165 milliards de milliards. Encore ne comptons-nous pas, dans les dépenses, ni un demi milliard de milliards consacré à l'"exécution du traité de Versailles", ni les sommes bien plus importantes qui correspondent au déficit des chemins de fer. "D'après cela, écrivait jeudi, la Gazette de Francfort, la situation financière du Reich demeure extrêmement critique, d'autant plus qu'à cette date (le 20 décembre) les deux tiers du crédit ouvert en rentenmark étaient déjà consommés. Il est clair qu'une pareille situation doit amener bientôt de nouvelles émissions de papier monnaie, si l'Allemagne ne trouve pas de crédits à l'extérieur. D'ailleurs, le gouvernement du Reich a déjà placé des bons du Trésor libellés en rentenmark. Il a été imité par le gouvernement saxon, qui a émis de petites coupures; et le gouvernement prussien a autorisé ses administrations provinciales à fabriquer aussi du papier libellé en rentenmark. Si l'on peut s'exprimer ainsi, l'inflation recommence à pulluler.

Mais on a pas besoin de toutes ces preuves pour constater l'instabilité monétaire de l'Allemagne. On a qu'à regarder les actes par lesquels le gouvernement du Reich trahit son inquiétude. Lundi dernier, la revue républicaine "Dit Welt Am Montag" publiait une étude technique sur les dangers de l'inflation clandestine. En guise de réponse, l'autorité militaire a suspendu cette revue. Jeudi, les journaux allemands faisaient connaître une nouvelle ordonnance relative au rentenmark. Elle prescrit qu'on infligera une amende, ainsi qu'un emprisonnement qui pourra durer six mois, à toute personne qui dissuaderait le public d'accepter les rentenmark en payement. Les coupables ont donc la perspective de passer d'abord au guichet du fisc pour y acquitter leur amende — en rentenmark, apparemment — et d'être transportés ensuite dans une prison: de sorte que le rentenmark apparait, privilège peu enviable, comme une monnaie remboursable en journées d'emprisonnement.

Nous pourrions citer d'autres exemples et développer, sans aucune spéculation de Bourse, une offensive assez complète contre l'assainissement monétaire de l'Allemagne. Ce serait une manière de répondre à l'offensive allemande contre le franc. Mais nous ne céderons pas à cette tentation. Un des Allemands qui voit le plus clair dans le domaine politique et dans le domaine économique, M. Georg Bernhard, écrit dans la Gazette de Voss que les Allemands n'ont nullement intérêt à la baisse du franc. Il a raison. Et les Français, réciproquement, n'ont nullement intérêt à une nouvelle débâcle de la monnaie allemande. Au lieu d'échanger des insinuations, des paroles de dénigrement ou des injures, les Français et les Allemands trouveront avantage à bien comprendre ce qui se passe chez eux-mêmes et chez le voisin.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la crise du franc. Cette étude est faite dans d'autres colonnes, avec beaucoup plus de compétence. Nous en dirons seulement un mot, en terminant, parce que l'attention du lecteur français ne peut pas être distraite indéfiniment par des problèmes étrangers et parce qu'elle éprouve le besoin de rentrer finalement au bercail. Mais demandons-nous d'abord pourquoi les Allemands ont le droit de redouter une nouvelle crise monétaire.

La stabilisation de la monnait allemande ne nous paraît être désormais, si paradoxale que soit peut-être cette opinion, ni une question fiscale, ni une question budgétaire. Les recettes du fisc continueront de s'accroître en Allemagne, n'en doutons pas, si les autres conditions de la stabilité monétaire sont réalisées d'une manière durable. Les dépenses du budget seront assez facilement dans des limites raisonnables, pourvu toujours que les autres conditions de la stabilité monétaire restent remplies. L'Allemagne a passé par de telles transes financières qu'elle trouvera bien l'énergie et le moyen de percevoir ses impôts et de faire des économies. Il y va de sa vie, et ce peuple a la volonté de vivre. Au surplus, le problème budgétaire est grandement simplifié par la disparition de ia det-

(A suivre en page 4)

CHRONIQUE DE FRANCE

La dépréciation du change et les grands remèdes

Pendant longtemps le gouvernement a hésité. Peut-être esperait-il que la dépréciation du change s'arrêterait d'elle-même, ou bien avait-il sous-estimé l'importance du mouvement de baisse? Ces deux explications doivent probablement être jointes pour se compléter l'une l'autre, car chacune d'elles est insuffisante, et d'un autre côté, il n'est guère admissible que le ministère ait incliné vers une attitude de détachement, d'attente et de curiosité — le fameux "wait and see" des Libéraux anglais — car la question était trop grave à tous les points de vue pour permettre l'adoption d'une telle politique.

De deux manières M. de Lasteyrie était intervenu. Il avait d'bord brandi des foudres — peu redoutables — à l'encontre des spéculateurs qui jouaient à la baisse du franc; quelques commissaires de police avaient accompli de vagues missions confidentielles; dans des officines plus ou moins étrangères on avait annoncé les plus grandes rigueurs, et finalement tout s'est résolu dans l'expulsion d'un quarteron de métèques venus à Paris pour y répéter le scénario de l'effondrment d'une monnaie dont Vienne, Berlin et Varsovie avaient donné les premières représentations.

Ensuite, la Banque de France avait relevé de 5 à 5 ½ % le taux de l'escompte, comme si cet avertissement, donné sous une forme aussi atténuée, était susceptible de dégager la situation financière dans un pays dont la monnaie n'est plus convertible en or. Sans doute, avant la guerre, un tel procédé eut été efficace, mais les billets n'avaient pas cours forcés, alors, et les frontières étaient ouvertes dans les deux sens, aux capitaux du monde entier; aussi la cherté de l'argent attiraient de grosses disponibilités, qui, aujourd'hui, demeurent où elles se trouvent, d'autant plus que le taux de l'intérêt est très supérieur en Amérique, par exemple, à ce qu'il est en France.

Enfin, sous la pression de l'opinion publique irritée de constater la faiblesse des efforts tentés pour maintenir le change, le ministère a délibéré et a proposé les quatre groupes de mesures que l'on sait :

1) La répression des fraudes fiscales, dont on escompte deux milliards;

2) Des économies dans les services publics: un milliard, dit-on;

3) Majoration de 20 % des contributions: dont on devrait, parait il, tirer quatre milliards sept cents millions;

4) Ajournement de tout projet comportant des charges nouvelles et on sait que la réforme des pensions devait couter immédiatement 300 millions, pour arriver à 1,200 millions plus tard. Quant aux assurances sociales, certains enthousiastes estimaient qu'elles demanderaient tout au plus une centaine de millions par an, mais ce calcul était très optimiste, et d'aucuns pensaient qu'on pouvait le multiplier par dix, pour apprécier les charges publiques de cette réforme après quelques années d'application.

Au fond, ces quatre rubriques peuvent être groupées sous deux chefs principaux, dont l'un comprend les sacrifices demandés aux contribuables — répression des fraudes et majoration de 20% — et l'autre englobe les résolutions prises par le Gouvernement et le Parlement: promesses de réaliser des économies et de s'abstenir des réformes ruineuses.

Aux contribuables, on demande six milliards 700 millions, et la contributoin des pouvoirs publics ne s'élève qu'à un mlliard et demi en chiffres ronds.

(A suivre en page 2)

CHRONIQUE DE FRANCE

(Suite de la page, 1)

Nous ne craignons pas de proclamer qu'il y a disproportion absolue entre ces deux groupes de chiffres.

Certes, nous reconnaissons qu'il est toujours plus facile de donner un tour de vis supplémentaire au pressoir fiscale que de réduire les dépenses publiques. Cependant, il était du devoir strict du gouvernement français de s'assujettir lui aussi, et le Parlement, à cette besogne ingrate, mais nécessaire dans les circonstances actuelles, que constitue la poursuite d'une Politique des Economies.

Quand le budget d'un pays comme la France atteint dans l'ensemble — budget ordinaire, extraordinaire, des dépenses recouvrables — plus de trente milliards de francs, il n'est pas permis de se désintéresser de la compression des dépenses publiques.

Donc, en réalité, un des vrais moyens de relever le change de la France est de pratiquer une politique d'économie.

C'est à ce procédé, du reste, que l'Angleterre eu recours en 1919, en 1920 et en 1921 et elle a réussi à enrayer la glissade [illegible]

[illegible]

En Autriche, si [illegible]

Si donc en France on veut obtenir un pareil résultat il faudra se résoudre à employer les mêmes procédés.

Malheureusement on devra se heurter à l'opposition des radicaux socialistes et des socialistes, qui toujours ont été les artisans du gaspillage et ont sacrifié l'intérêt général au profit d'intérêts particuliers. Mais tous ceux en France qui comprennent la nécessité d'un gros effort en vue de [illegible] le franc et de lui rendre [illegible] auquel il a droit prendront leur parti de lutter contre le bloc des gauches, puisqu'ils savent que de ce côté ils se heurteront à une hostilité faite d'appétits et dirigée contre la prospérité nationale.

Les soubresauts actuels du marché des changes sont la conséquence de la politique intérieure incertaine suivie par le ministère des Finances qui ne s'est occupé des économies que pour tranquilliser l'opinion publique, mais qui n'a jamais osé en aborder la réalisation par crainte de mécontenter les amis.

Aujourd'hui la situation est nette: quiconque consent à des dépenses nouvelles et refuse aux réformes qui suppriment des emplois inutiles [illegible]

Sauvé de la pneumonie par Vicks

Une Mere du Manitoba louange Vicks

Mme A. J. Jenner, 629, 9eme rue Brandon, Manitoba, ecrit:

"Je ne peux trop louanger Vicks VapoRub. Cet onguent aura sauvé mon petit garçon de la penumonie et mon mari d'une chute de pleurisie. J'étais chez une amie un soir quand elle appliqua du Vicks VapoRub à son bébé de six mois et lui sauva la vie après tous les autres remèdes eurent failli. Croyez-m'en, je ne veux jamais être sans Vicks VapoRub dans la maison. J'ai cinq enfants et j'en ai toujours de besoin."

Le docteur Osler dit que la pneumonie a pris la place de la tuberculose comme grand faucheur de la mort. L'influenza suit de près. Les germes de ces deux maladies sont avec nous constamment. La seule ressource sûre que nous avons contre eux est la force de résistance qui nous vient d'une bonne santé. Pour eviter ces maladies dangereuses en hiver, ne vous laissez jamais abattre et surtout ne negligez jamais un rhume. Cassez-le dès le commencement avec Vicks VapoRub le traitement exterieur par excellence des rhumes.

En vente chez tous les pharmaciens à 50 sous le bocal.

Ecrivez à la Vicks Chemical Co., 344 rue Saint-Paul Ouest, Montreal, P. Q. pour un echantillon gratis.

Quoique Vicks est nouveau au Canada, la vente en est remarquable aux Etats-Unis. Au-dessus de 17 millions de bocaux vendus annuellement.

"FRUIT-A-TIVES" EST TIRÉ DES FRUITS

Du Jus Intensifié des Oranges, Des Pommes, des Figues et des Pruneaux.

Combiné avec des Toniques.

"Fruit-a-tives" ou les "Fruit Liver Tablets", tirent de la méthode de combiner les jus de fruits, leur exceptionnel pouvoir de surmonter la maladie et de remettre sur pied les malades. Cette méthode fut découverte par un médecin d'Ottawa et perfectionnée par lui après des centaines d'essais. Par ce procédé, le jus des pommes, des oranges, des figues et des pruneaux est concentré et combiné avec des toniques d'une manière telle que le jus des fruits est rendu plus actif et d'une valeur plus grande. *Faites l'essai des "Fruit-a-tives" pour les maux d'estomac, du foie, du rein et pour les affections de la peau.*

50c la boîte, 6 pour $2.50, boîte d'essai 25c. Chez tous les marchands ou de Fruit-a-tives Limitée, Ottawa, Ont. et Ogdensburg, N.Y.

teurs qui jouent à la baisse sur le franc.

Voila ce qu'on ne saurait trop avoir le courage de proclamer.

J. L.

L'AUBE DE LA PAIX

"Il semble qu'il soit permis de saluer l'aube de la réconciliation et de la paix définitives."

Qui parle ainsi? M. Millerand, président de la République française, recevant le 1er janvier 1924 le corps diplomatique dont les voeux lui avaient été présentés par Mgr Cerretti, nonce apostolique.

Certains s'étonneront de ce langage. On a fait à la France une telle réputation d'impérialisme. A les en croire si la paix n'est pas encore mieux assise en ce monde, c'est à la France, et à la France seule qu'il faut accuser.

Aussi bien, M. Millerand avait-il raison d'ajouter avec force:

"La France dont le génie est si éloigné de l'esprit de haine et de discorde, les appelle de toute son âme, cette réconciliation et cette paix. Elle souhaite ardemment qu'aucun incident nouveau n'en recule l'avènement."

Le chef de l'Etat français faisait ainsi fidèlement écho aux paroles prononcées par le nonce apostolique, souhaitant que "la solidarité entre les hommes se fasse chaque jour plus étroite" et s'épanouisse enfin en vraie fraternité".

Belles paroles, diront les adversaires de la politique française, mais les actes?

Or, les actes mêmes, pour peu qu'on les étudie dans un esprit d'impartialité, confirment les paroles.

En dépit des assurances répétées de certaine presse francophobe, le gouvernement français, en occupant la Ruhr, poursuivant un but unique: le paiement des réparations. Il l'a affirmé solennellement sans équivoques, mais cette presse faisait la sourde oreille, tandis qu'elle amplifiait les voix de quelques extrémistes du nationalisme sans influence réelle sur l'opinion publique.

Mais voici qu'a effectivement cessé dans la Ruhr, la résistance passive. Le gouvernement, aussitôt se préoccupe de tenir ses promesses d'apaisement. Des contrats sont passés avec les industriels; le régime même de l'occupation militaire est modifié: on revient au système de l'occupation invisible et surtout beaucoup moins dense. A tel point qu'un organe de l'opposition de gauche qui a toujours blâmé l'occupation de la Ruhr, applaudit à cette dernière initiative du gouvernement: "Les engagements solennels pris et renouvelés par le président du Conseil, écrit-il, ont été tenus."

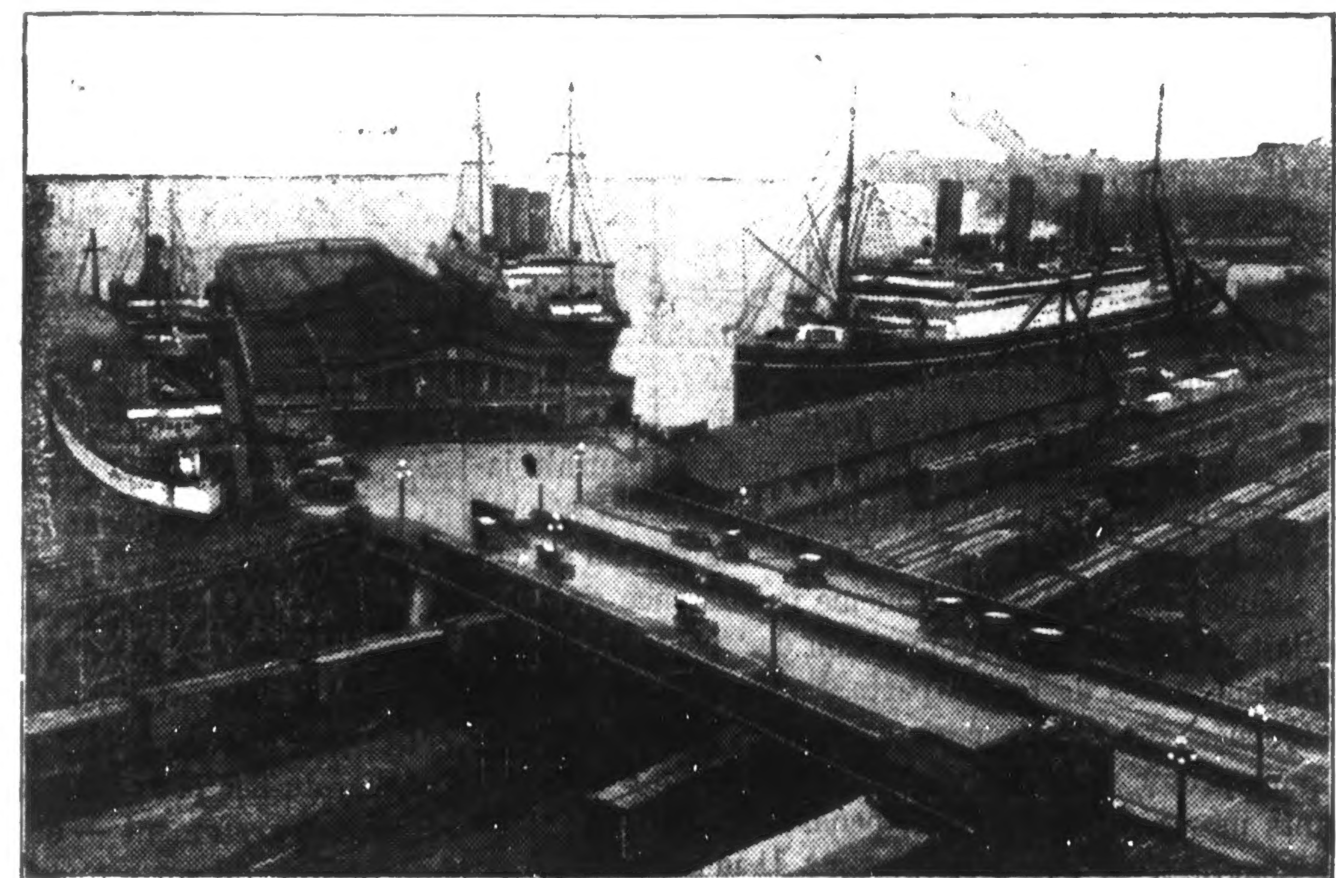
En même temps, à la Chambre, un député de la majorité ministérielle, M. Paul Reynaud, se fait l'avocat d'un projet d'accord entre le gouvernement français et la grosse industrie allemande pour le paiement des réparations: il s'agirait, en fait, de remettre à la France 30 p.c. des actions des sociétés industrielles allemandes.

Qu'adviendra-t-il de ce projet? Il serait prématuré de le dire. On discute fort en France et en Allemagne à ce sujet. M. Rechberg, l'auteur du projet, est-il vraiment un ouvrier de paix, ses idées ont-elles chance d'être ratifiées par le gouvernement de Berlin? Autant de questions dont l'étude préalable s'impose.

Mais le seul fait que de telles [illegible] en

(A suivre en page 3)

Vancouver, grand port de mer.



Vancouver, possédant un bassin incomparable dans lequel un grand nombre de navires peuvent mouiller à l'aise, est en train de devenir un des plus grands ports de mer du monde. Dans les assemblées de toutes les associations, c'est son développement qui passe avant tout et la préoccupation d'en faire un débouché principal pour les produits de l'Ouest. Le port a l'immense avantage d'être ouvert toute l'année et d'être à proximité des provinces des prairies.

Le mouvement des grains, en 1922, a été de beaucoup supérieur à celui des années précédentes et a prouvé que l'avenir de Vancouver en tant que port exportateur de grain était assuré.

La rade présente un spectacle d'un rare intérêt: océaniques de toutes les mers du globe, entourés de bâtiments plus petits; quelquefois un navire de guerre anglais y mouille par hasard, ou encore une flotille de yachts ou de canots indiens. En 1922, 717 navires en sont partis et le montant des cargaisons a été le double de l'année précédente. C'est une situation qui laisse présager beaucoup de succès. Les lignes de navigation qui mettent Vancouver en communication avec les autres marchés du monde se sont multipliées dans les mêmes proportions: au nombre d'une douzaine, il y a dix ans, elles sont aujourd'hui plus de quarante sans compter les navires qui y viennent par hasard.

C'est le capitaine George Vancouver R. N., qui donna son nom à la ville, au cours d'un voyage d'exploration dans le golfe de Georgie, en 1792. Dans son canot, il se rendit, par le canal connu sous le nom de "First Narrows", dans les eaux calmes de Burrard Inlet,— maintenant la partie du port où règne la plus grande activité.

Environ 70 ans plus tard, on fit un relevé de Burrard Inlet; et c'est en 1865 qu'on utilisa cette baie à des fins commerciales, pour l'expédition du bois préparé à un moulin établi sur la rive nord.

Un des événements qui ont marqué dans le développement du port de Vancouver, fut l'achèvement du chemin de fer transcontinental du Pacifique Canadien, de Montréal à Port-Moody,—terminus original,—à l'extrême-est de Burrard Inlet. Le premier navire trans-pacifique à mouiller dans le port fut le "Flora P. Stafford", apportant une cargaison de thé.

Burrard Inlet, considéré comme un des plus beaux ports du monde entier, est formé de trois bassins adjacents qui s'étendent, sur une longueur de 21 milles jusqu'au pied des montagnes. La rivière Fraser est navigable aux navires du plus fort tirant d'eau. Le troisième bassin est formé d'une petite nappe d'eau entre Burrard Inlet et l'embouchure de la rivière Fraser; il se nomme "False Creek" et est situé au centre de la partie industrielle. C'est sur ses rives qu'on a construit les plus grands quais et nombre de manufactures et de moulins à scie.

Le port de Vancouver, offrant 40 milles carrés de mouillage est un asile sûr contre les vents et les tempêtes et possède des avantages dont peu d'autres ports peuvent se prévaloir.

L'AUBE DE LA PAIX

(Suite de la 2e page)

France comme elles le sont ne prouve-t-il pas que, dans ce pays tant accusé, tant calomnié, on ne nourrit point toutes les sombres pensées qu'on lui prête largement mais sans générosité.

Que la France reçoive seulement ce qui, d el'aveu de tout le monde, lui est du, et l'on verra que son plus cher désir, selon le voeu de M. Millerand, est de voir se lever enfin l'aube de la paix et de la réconciliation définitives.

X Y Z

LE MALHEUR D'AVOIR TROP D'ESPRIT

Il y a une pièce russe qui est de Gritoiédoff, si nous avons bonne mémoire, et qui s'intitule "le Malheur d'avoir trop d'esprit". Le titre s'appliquerait fort bien au cas du géral Obrégon, un irlandais d'origine, qui a habité longtemps le quartier Latin et se trouve être actuellement général au Mexique, sans qu'on puisse encore savoir s'il est, dans la révolution actuelle, le vainqueur ou le vainsu.

Il possède un sens de comique qu'il n'arrive pas toujours à dissimuler et qui lui a valu quelques ressentiments dans l'armée.

On se souvient de l'ordre du jour fameux qu'il adressa au général Carranza, alors président de la République, pour lui annoncer la défaite de Villa, et qui se terminait ainsi:

"5,000 des bandits de Villa ont été mis en fuite par 3,000 des nôtres."

Cette plaisanterie fut jugée d'un gout douteux, mais elle ne guérit point le général Obrégon, qui récidiva quelques temps après.

Dans l'un des fréquents combats qu'ils livra à Villa, il fut grièvement blessé et on dut l'amputer d'un bras.

Il rendit compte de l'incident de la façon suivante:

"Je ne puis terminer ce rapport sans vous signaler l'intelligente initiative et la présence d'esprit des officiers composant mon état-major : au moment où je fus blessé, je n'ai pas perdu connaissanre plus de cinq minutes, mais ce court laps de temps leur a suffi pour s'emparer de ma montre et de mon portefeuille."

L'état-major mexicain fut froissé de cette desinvolture. Dame!

LE VRAI REMEDE

(Suite de la page 1)

te intérieure; et, si la matière imposable s'est évanouie chez une grande partie des classes moyennes, elle a augmenté presque gratuitement dans beaucoup de grandes entreprises. Tels sont les effets bien connus de l'inflation.

C'est donc sur un autre terrain qu'il faut chercher les principales difficultés de la situation allemande. Elles se rattachent non pas à la perception des impôts ni à la compression des dépenses, mais au fonctionnement de la production industrielle. Dans quelle mesure le formidable mécanisme industriel de l'Allemagne, où tant de capitaux ont été engloutis et dont vivent des dizaines de millions d'hommes, sera-t-il "capable de concurrence" (Konkurren-faehig) sur les marchés extérieurs? S'il l'est qu'en résultera-t-il pour le mécanisme industriel des autres pays? Si d'autres pays se sentent menacés dans leur prospérité industrielle, comment se défendront-ils, et qu'en résultera-t-il pour l'Allemagne? Voilà, sous ses divers aspects, le problème capital. S'il ne peut pas se résoudre par des arrangements convenables, s'il donne lieu à une prolongation de cette guerre larvée que nous connaissons depuis l'armistice, la stabilité monétaire de l'Allemagne ne sera qu'un rêve bien court.

M. Hoover, qui détient le portefeuille de commerce dans le gouvernement des Etats-Unis, a dit dans sa retentissante déclaration du 1er janvier: "Le problème allemand est la plus grande menace économique du monde. Même si ce problème cessait d'être un obstacle — M. Hoover entend: si un arrangement était conclu au sujet des réparations — l'on se trouverait devant d'autres causes de perplexité. Par exemple, l'acier et le charbon de l'Allemagne reparaîtrait sur les marchés du globe". Mais la perplexité des producteurs américains est bien peu de chose auprès de l'anxiété que ressentent les producteurs anglais. L'Observer annonçait, ce matin, que l'Angleterre fabrique actuellement plus d'acier qu'en 1913 (10 p. c. de plus) et que sa production de charbon "va de record en record". Seulement, comme le remarque le Sunday Times, l'Angleterre est menacée de troubles industriels. Les cheminots, les dockers et les mineurs réclament des augmentations de salaire. Si on les accorde, ajouterons-nous, la production anglaise va devenir plus couteuse. Or, elle a besoin de résister à la concurrence allemande, et l'Allemagne abaisse vigoureusement ses prix de revient.

Nous montrerons à l'occasion, que le cout des exportations allemandes dépend très largement des tarifs appliqués par les chemins de fer allemands. C'est d'ailleurs un fait évident, mais son importance est encore plus grande qu'on ne le suppose ordinairement. Les créanciers de l'Allemagne pourraient, sous l'influence de l'Angleterre, s'arranger pour agir pendant longtemps sur les tarifs des chemins de fer allemands. Toutefois, ce genre d'intervention nous paraît peu désirable, et nous croyons que la France ne devrait s'y associer que faute d'une combinaison meilleure. Nous préférerions, pour notre part, que la France et l'Allemagne se missent d'accord sur tout un système de payement que l'ensemble des alliés pourrait accepter. Ce système soulagerait progressivement l'Etat français — ainsi que les autres créanciers de l'Allemagne — des charges qu'il assumera encore pour financer les reconstructions. La dette intérieure que la France a contractée pour relever ses ruines serait transformée peu à peu en une dette de l'Etat allemand: dette extérieure d'abord, dette intérieure enfin. Le jeu bien réglé de ce système, loin de bouleverser à nouveau le change allemand, donnerait du crédit au Reichet lui permettrait de procéder à la stabilisation définitive de sa monnaie. Le franc français, dans ces conditions, ne tenterait plus les vendeurs et se trouverait stabilisé sans effort. Une crise de change est une crise de confiance. On la surmonte définitivement quand on prouve aux gens, en leur apportant une solution bien conçue, qu'il est avantageux de reprendre confiance et que les méfiants perdront leur argent.

Le Temps

POUR LES ETUDIANTS CATHOLIQUES RESIDANT A PARIS

Il arrive souvent que des familles catholiques de notre pays sont embarrassées quand elles envoient leurs fils étudier à Paris, parce qu'elles ne savent où les adresser.

Nous pouvons leur indiquer, entre autres groupements où ces jeunes gens sont surs de trouver bon accueil l'**Union des Etudiants**, appelée aussi **Cercle Luxembourg** qui a son siège 18 rue Guynemer, dans le VIème arrondissement, à proximité de presque toutes les grandes écoles, notamment de l'Institut catholique et de la Sorbonne.

Cette union est le plus ancien groupement d'étudiants de Paris. Elle est placé sous le haut patronage de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris et sous le contrôle direct de l'autorité diocésaine. Récemment réorganisée, elle a à sa tête un comité composé de notabilités catholiques du monde du clergé, de l'enseignement, des lettres, de la médecine, des arts et du barreau. Son président est M. A Champetier de Ribes, avocat à la cour d'appel, chevalier de la Légion d'honneur.

Oeuvre d'émulation au travail et au bien, elle est destinée à grouper, les étudiants des Facultés de l'Etat, de l'Institut catholique et des grandes écoles qui veulent conserver leur foi et réaliser leur idéal de vie chrétienne. En même temps que les secours religieux et un milieu des plus favorables aux nobles amitiés qui sont un si précieux soutien pour les jeunes gens, ils trouvent dans le Cercle de saines distractions et toutes facilités pour leur travail professionnel.

Chaque dimanche à 9 heures, une messe suivie d'une Conférence religieuse, est dite pour eux dans la Chapelle du Cercle. Une bibliothèque qui compte au moins 30,000 volumes est à leur disposition ainsi que des salles de travail où ils peuvent se réunir.

Les étudiants catholiques qui ne sont pas de nationalité française sont admis comme leurs camarades français au Cercle de Luxembourg, à condition qu'ils soient pourvus d'une lettre d'introduction émanant des autorités religieuses de leur pays.

Un cercle d'études placé sous le patronage du Comité catholique des Amitiés françaises et que dirige Mgr Beaupin, secrétaire général de ce comité et M. l'abbé Peyroux, aumônier du Cercle, s'y réunit tous les quinze jours. Une quarantaine d'étudiants, appartenant à une dizaine de nations s'y rencontrent, à jour fixe, avec leurs camarades français qui font, pour eux, des Conférences de littérature, d'art et de sociologie.

Plusieurs fois par mois, les membres de ce Cercle visitent une paroisse de la capitale, soit une des grandes organisations catholiques françaises. Ils se mettent ainsi au courant des initiatives religieuses et sociales des catholiques français et ont en même temps l'occasion d'entrer en relation avec les personnalités catholiques les plus en vue des milieux parisiens.

Le Cercle est, par ailleurs, ouvert tous les jours de 8 heures à 23 heures. Ils constitue ainsi pour les étudiants catholiques en résidence à Paris un centre de vie religieuse et sociale internationale de premier ordre. Une Semaine sociale, réservée aux étudiants, s'y est tenue, en décembre dernier, qui a eu un plein succès et a été bien instructive en particulier pour les nombreux jeunes gens, originairs des pays étrangers, qui y ont pris part.

Nous ne saurions trop recommander le **Cercle de Luxembourg** à l'attention des familles et des jeunes gens catholiques de notre pays.

DEUX BELLES FIGURES

A quelques semaines d'intervalle, deux jeunes français — un professeur et un marin — sont morts dans des circonstances tragiques, qui ont fait resplendir en pleine lumière la pure beauté de leur âme chrétienne.

Le premier était Léonard Constant, ce professeur du Lycée français de Mayence qui fut tué par une balle perdue, en pleine échaufourée séparatiste, tandis qu'écoutant seulement les idées de son noble coeur il se portait au secours d'un vieillard et d'un enfant allemands, molesté par des manifestants.

Symbole poignant de la mission tout de paix que Lénoard Constant accomplissait en ce poste avancé, à notre époque où la paix apparait si fragile: parce qu'elle n'est pas encore fondée, suivant le voeu du Pape Pie XI, sur l'union des âmes. C'est sur le même brancard que le généreux professeur, héros de la Charité, et le petit allemand qu'il n'avait pu arracher à l'agression brutale et lâche, furent transportés à l'hôpital où, quelques heures plus tard, ils devaient expirer l'un et l'autre.

Lui, ce passionné de la paix et de la réconciliation des peuples, disait, au jour de ses obsèques, dans la cathédrale de Mayence, l'évêque aumônier de l'armée d'occupation, Mgr Remond, lui qui n'a jamais connu d'ennemis, si bien que son éloge est sur toutes les lèvres, dans la population allemande aussi bien que chez nous, lui qui, partout, voyait des frères en Jésus-Christ, est tombé sous des balles fratricides, alors que, comme toujours, il remplissait son inlassable mission de pacificateur et prêchait encore d'exemple au péril de sa vie, relevant des blessés sous les balles, sublime figure chrétienne et française qui s'apparente aux plus belles de l'histoire d'un peuple dont la tradition en dépit des crises qui, par moments, le secouèrent, fut toujours essentiellement nourrie de christianisme.

Et voilà que le professeur de Mayence est à peine enseveli dans cette terre allemande qu'il a arrosé de son sang d'apôtre après l'avoir fécondée par l'exemple de sa vie, que la mer nous rend le cadavre d'un autre fils de France, du lieutenant de vaisseau du Plesses de Grénédan, commandant du dirigeable Dixmude, tombé à son poste de commandement.

On peut placer côte à côte ces deux figures, — celle du professeur et celle du marin; — elles sont dignes de l'autre; la ressemblance morale profonde que l'on remarque entre elles attestent que ces deux hommes qui ne se connaissaient sans doute pas, qui ne pensaient peut-être pas de même sur beaucoup de questions, appartenaient bien pourtant à la même famille, — disons suivant la belle figure de Maurice Barrès, à la même "famille spirituelle".

Quelqu'un qui a bien connu le jeune lieutenant pouvait écrire de lui au lendemain de sa mort: "sa foi religieuse était vivace. Il communiait, dit-on, chaque matin, quand il était à terre. Ayant fait voeu pendant une maladie de sa femme, d'aller à pied en pèlerinage à Lourdes, il tint parole au lendemain de la guérison, et fit le trajet soit 600 kilomètres environ, en douze jours."

Comme le patriotisme de Léonard Constant, le patriotisme d'un Plessis du Grénédan était tout imprégné de haute spiritualité chrétienne. "Il faut que chaque année, écrivait-il, la France se penche une minute sur la tombe de ceux qui sont morts pour elle; car si elle ne priait pas pour ses enfants et si Dieu ne disposait pas de sa gloire pour couronner leur sacrifice, notre patrie aurait vécu en ce monde un rôle qui n'aurait pas de sens."

Dormez tranquilles, ô morts généreux.... le rôle de la France aura son sens, et il sera pleinement fécond, parce que tout un peuple, prosterné sur votre tombe comme sur celle des héros tombés pendant la grande guerre, prie Dieu pour vous et le supplie de couronner votre sacrifice en accordant enfin à votre pays et au monde les bienfaits d'une paix de justice et de charité, c'est-à-dire d'une paix vraiment chrétienne.

X Y Z